

HISTOIRE NATIONALE

LA MARINE

ET DES
MARINS FRANÇAIS

LIVRE PREMIER LE CHEVALIER PAUL

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER PAUL SOUS HENRI IV, RICHELIEU ET MAZARIN

Une naissance extraordinaire et un parrain prophète. — Comme on s'embarque malgré le capitaine. — Un caporal qui se fait tuer. — Paul, roi de Mosconici. — Un brigantin contre cinq galères. — Paul, chevalier de Malte et capitaine d'un vaisseau français. — Sourdis et Brézé. — Un amiral coupé en deux pour un chapeau. — Paul bat le duc d'Arcos. — Mazaniello. — Guise à Naples. — Bataille navale de Castellamare. — Paul vice-amiral. — Un marin à cheval.

Vers la fin du mois de décembre 1599, une petite barque sortait du port de Marseille et se dirigeait en

louvoyant vers le château d'If, qui s'élève sur un rocher au sud du port.

A moitié chemin, la frèle embarcation fut brusquement assaillie par une de ces tempêtes violentes et rageuses qui viennent quelquefois troubler le calme ordinaire de la Méditerranée aux flots d'azur.

Un vent furieux, soulevant des vagues énormes, poussait l'esquif vers des côtes escarpées sur lesquelles il menaçait de le briser.

D'un autre côté, le petit navire, violemment secoué dans tous les sens, embarquait et pouvait couler d'un instant à l'autre.

Pendant un moment, l'imminence du danger fit abandonner la manœuvre, tout le monde, équipage et passagers, ne croyant plus avoir d'autre recours que dans la Providence divine.

Au milieu des prières, un cri, un rugissement se fit entendre, surmontant le bruit du vent dans les cordages et des lames sur les flancs du navire.

C'était une grosse et jolie lavandière de Marseille qui, arrivée au dernier degré de la frayeur, subissant l'influence spasmodique du roulis, venait de se débarrasser, quelques jours avant terme, d'un gros poupart dont les vagissements ne tardèrent pas à attirer l'attention.

Ce que cette grosse fille allait faire au château d'If, habité seulement par une troupe de soudards qui y tenaient garnison, c'est ce que l'histoire a dédaigné de nous apprendre, laissant le champ ouvert à toutes les suppositions.

Nous savons seulement que la petite garnison du château était commandée par *un ami* du roi Henri IV, M. Paul de Fortia¹, vert-

1. Le château d'If, construit par François I^{er}, était tombé, vers la fin des guerres de religion, entre les mains des Florentins. Après la pacification du royaume, Henri IV avait songé à reprendre cette petite île, clef de Marseille.

Il y avait envoyé *son ami* Paul de Fortia, chevalier de son ordre, gentilhomme ordinaire de sa chambre, seigneur de Pilles, baron de Baumes, maître de camp de la cavalerie

galant comme son royal maître, mais obligé, faute de fortune, de courtiser, des Gabrielles de bas étage.

Sans s'occuper de l'origine paternelle de cet enfant, marins et passagers s'empressèrent auprès de lui, dès que la tempête fut passée. C'était un beau garçon, bouffi, bien venu et ne demandant qu'à vivre.

Aussitôt son arrivée, les vents et les flots s'étaient apaisés comme s'ils eussent obéi d'avance au génie supérieur qui devait plus tard les dompter et les gouverner.

La petite barque étant parvenue au château sans autre accident, le gouverneur, M. Paul de Fortia, averti de cette naissance merveilleuse, accourut le visage épanoui, et fit porter dans la citadelle la mère et l'enfant.

On raconte que, prenant ce dernier et l'élevant pour le montrer à ses gens d'armes, il s'écria, en accompagnant ses paroles de son gros rire de soldat :

— En voici un qui est né pour la marine. Il sera capitaine et je veux être son parrain.

Le brave gouverneur ne se doutait guère que son filleul, dépassant un jour la limite assignée par sa prophétie, serait le précurseur des Duquesne, des Jean Bart et des Tourville, et deviendrait le plus grand marin de son siècle, la terreur des infidèles, le protecteur de la chrétienté, le vainqueur de l'Espagnol.

Il l'eût bien étonné, celui qui, lisant dans l'avenir, lui eût prédit que cet enfant du hasard parviendrait, sans autre appui que sa valeur personnelle, au comble de la renommée.

légère et étrangère en France, gouverneur de la ville et citadelle de Berre, capitaine d'une galère, pour, dit une lettre du roi adressée le 11 octobre 1598 aux consuls de Marseille, pour faire sortir les Florentins du château d'If et îles de Pomègues.

Paul de Fortia descendait d'une très-ancienne famille, originaire d'Aragon et établie en Provence au XII^e siècle. Il gouverna jusqu'en 1614 les petites îles qui protégeaient Marseille et fut remplacé par son fils Paul II, et, le 13 juillet 1660, par son petit-fils Paul III. Le chancelier, entre les mains duquel ce dernier prêta serment, lui dit en souriant :

— C'est pour la forme; car, avec les Fortia, point n'est besoin de serment de fidélité.

mée, de la fortune et des honneurs et jouirait de l'estime du plus grand des Bourbons, après avoir acquis celle du plus grand des ministres.

Fidèle à sa promesse, le gouverneur du château d'If tint le nouveau-né sur les fonds baptismaux et lui donna pour tout nom celui de *Paul*, sous lequel il devait s'illustrer.

L'enfant, élevé au château par son parrain, grandit, se fortifia, passant la plus grande partie de ses journées à courir au bord de la mer, qui semblait être son élément. La vue perpétuelle des navires allant et venant, des voiles blanchissant à l'horizon, des galères rapides glissant sur les flots, l'existence qu'il menait sur un rocher tour à tour furieusement battu par la tempête ou amoureusement baisé par la vague, tout, l'air même qu'il respirait, avait de bonne heure éveillé dans son âme le besoin des aventures maritimes, l'amour de la navigation.

Un jour il se présente au capitaine d'un navire marchand le suppliant de le prendre comme mousse à son bord.

Le capitaine, qui se fût fait un cas de conscience d'enlever comme cela le filleul de M. le gouverneur, lui répondit, pour s'en débarrasser, qu'il était encore trop jeune, trop faible, mais que plus tard, on verrait.

Cela ne faisait pas l'affaire du futur chevalier, qui résolut de s'embarquer quand même. Profitant de ce que le navire mettait à la voile, il eut recours à ce vieux moyen devenu banal à force d'être employé, qui consiste à se cacher à fond de cale pour se montrer en pleine mer, alors qu'on est trop loin pour être remis à terre.

Après avoir bien juré, bien tempêté, bien menacé de le jeter sur la première île que l'on allait rencontrer, le capitaine, bon homme au fond, finit par se laisser attendrir par les belles promesses de l'enfant et le garda comme mousse pendant trois ans.

Comme la marine marchande ne lui procurait pas les émotions qu'il avait rêvées, Paul

s'engage ensuite, en qualité de matelot, sur les galères de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; puis, dégoûté, nous ne savons pourquoi, il passe presque aussitôt dans l'armée de terre et vient tenir garnison au fort Saint-Elme (Malte).

Il ne tarda pas à se repentir de ce changement de vocation. Son caporal, l'ayant pris en haine, cherchait toutes les occasions de le trouver en défaut pour le punir. Malgré son caractère naturellement doux et bon, le jeune soldat finit un jour par s'emporter; il provoque son supérieur, l'entraîne sur le terrain et le tue.

La loi était formelle : Paul, duelliste et meurtrier, avait mérité la mort.

Il allait être exécuté, lorsque des amis de Marseille intervinrent et obtinrent sa grâce.

Après une semblable aventure, il ne restait plus qu'à rompre son engagement, chose qu'il fit, bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

Il s'embarque, comme matelot, sur un brigantin armé en course contre les infidèles.

Dès les premières rencontres avec l'ennemi, il se montra ce qu'il devait être toute sa vie : courageux jusqu'à la témérité en face du danger, plein de sang-froid pendant l'action, expérimenté dans tout ce qui concernait l'ordre de la bataille ou la manœuvre du navire.

Tant de qualités, si rarement réunies, lui valurent, malgré sa jeunesse, le titre de capitaine, lorsque celui qui commandait le brigantin eut été tué dans un combat. Il ne tarda pas à se montrer digne de la confiance que ses camarades lui avaient témoignée, en agissant avec une présence d'esprit et une sûreté d'exécution qui leur procurèrent en peu de temps des prises assez nombreuses pour les enrichir. Croisant tantôt sur les côtes de l'Asie-Mineure, tantôt dans les parages de l'Afrique, jouant de ruse, se dissimulant dans les anses ou derrière les caps pour surprendre l'ennemi, il jette bientôt la terreur sur tous les rivages musulmans.

Un jour qu'il se trouvait dans le détroit entre l'île de Mételin (Lesbos) et la Turquie d'Asie, il aperçut, pour la première fois, le rocher de Mosconici, surmonté d'une tour dont l'aspect lui rappela celui du château d'If, toujours cher à sa mémoire. S'emparer de cette tour, se fortifier sur ce rocher, y établir des batteries pour le rendre inabordable, furent pour lui l'affaire de si peu de temps que les Turcs ne s'aperçurent de sa présence que lorsqu'il était trop tard pour le déloger.

Pendant une dizaine d'années, cette tour, appelée la *kasbah* du capitaine Paul, devint le repaire d'une nuée de corsaires, véritables vautours, toujours prêts à fondre sur les rives voisines ou à traverser les mers pour tomber avec la soudaineté de la foudre sur quelque navire des mahométans. Ceux-ci tremblaient enfin. Dès que la présence de Paul, du terrible Provençal, était signalée sur une côte, le commerce y était aussitôt interrompu, des escadres étaient armées à grands frais pour le surprendre, sa tête était mise à prix.

Mais son tact, sa science consommée, sa ruse le sauvaient de tous les dangers. Il entrait jusque dans les ports délivrer des chrétiens accouplés sur les bancs des galères musulmanes, et emmenait prisonniers les matelots turcs qu'il vendait ensuite, comme esclaves rameurs, aux chevaliers de Malte ou au gouvernement français.

Cette première période de son existence fut certainement la plus brillante. Il était chef, roi d'une île ; il régnait sur des sujets qui l'aimaient comme leur père et dont la plupart lui devaient leur délivrance ; ses ennemis seuls ne prononçaient qu'en tremblant son nom redouté ; une grande fortune, qui s'accroissait à chacune de ses prises, lui permettait de subvenir largement aux besoins de sa troupe d'invincibles corsaires, dévoués jusqu'à la mort à un chef dont tout le monde vantait à l'envi la bonté et la générosité.

Telle était la douceur de son naturel qu'on ne le vit jamais en colère et qu'aucun de ses matelots ne put, pendant tout le cours de sa longue existence, se plaindre d'en avoir reçu le moindre mauvais traitement : conduite bien rare à une époque où pour un *oui*, pour un *non*, les officiers se croyaient le droit de lever la main sur les mariniers. Aussi, dès qu'on apprenait que Paul allait entreprendre une expédition, c'était à qui le suivrait, à qui s'embarquerait sur son navire. Il n'avait qu'à choisir parmi les plus intrépides soldats et les meilleurs matelots, pour former des équipages comme nul autre n'en pouvait avoir. On a dit avec raison que sa bonté et sa douceur préparaient ses victoires.

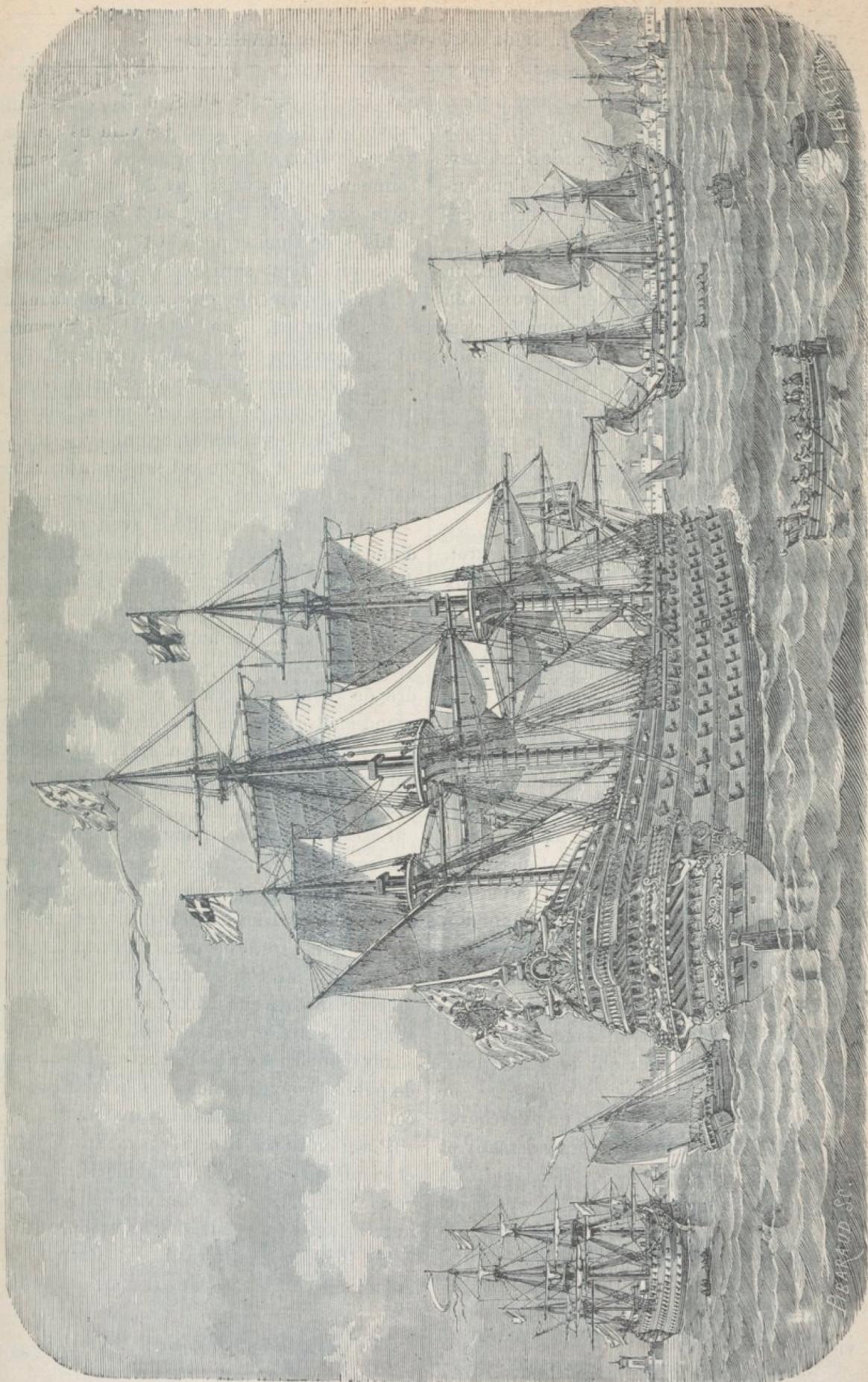
Une action extraordinaire, témoignant d'un courage dont aucun autre capitaine n'avait peut-être donné l'exemple, vint fixer tous les yeux sur lui et lui préparer un autre avenir, plus solide, sans doute, mais certainement moins brillant.

Un jour qu'il se trouvait dans sa *kasbah* de Mosconici, il aperçoit cinq galères turques qui venaient, d'après l'ordre formel du divan, bloquer sa petite île pour en finir avec les corsaires qui y avaient établi leur repaire.

Paul monte sur un petit brigantin, seule embarcation qui fut, en ce moment, mouillée près de son rocher ; il court aux galères, il a l'audace incroyable de les attaquer ; après un combat long et glorieux pour lui, il les oblige de s'enfuir en désordre, sans mâts et sans voiles. En remerciement de cette action éclatante, le grand-maître de Malte le reçut dans son ordre en qualité de chevalier, ce qui fait qu'à partir de ce jour on ne l'appela jamais que le *chevalier Paul*.

Ce trait d'un courage extraordinaire fit parvenir son nom jusqu'à l'oreille de Richelieu qui cherchait, par tous les moyens, à rétablir la grandeur maritime de la France.

Le cardinal-ministre venait de donner la



Un vaisseau de ligne de premier rang au XVII^e siècle.

surintendance de la navigation à son neveu, le jeune et brave marquis de Brézé, tandis qu'il revêtait l'habile archevêque de Bordeaux, François d'Escoubleau de Sourdis, d'une autorité étendue, sous le titre de directeur général du matériel de l'armée.

Brézé était un enfant, de Sourdis était un prêtre ; on ne pouvait compter sur eux qu'en les entourant de marins expérimentés ; c'est pourquoi le ministre de Louis XIII demanda au grand-maître de Malte le jeune et déjà célèbre chevalier dont le nom était parvenu jusqu'à lui, et qui, ayant toujours été le premier dans son île, ne dut la quitter que sur la promesse que son rôle subalterne en France ne serait pas de longue durée.

Le grand-maître vit, à son grand regret, Paul devenir capitaine de l'un des vaisseaux du roi de France.

Placé sous les ordres immédiats de l'archevêque de Bordeaux, le chevalier fut de suite le conseiller le mieux écouté.

En 1638, les Français voulaient mettre le feu à plusieurs de nos bâtiments échoués près de Saint-Sébastien, dans une position presque désespérée ; Duquesne et Paul, se dévouant, parviennent à les relever et à les sauver.

Sur ces entrefaites, Sourdis tint un conseil pour savoir s'il était opportun d'aller attaquer, dans la rade de Gattari, l'amiral espagnol don Lopez. A ce conseil assistèrent, entre autres marins distingués, le fameux capitaine Giron, célèbre par ses voyages au long cours, le chevalier Paul, et l'illustre Duquesne, à peine âgé de vingt ans, mais chez qui le génie tenait lieu d'expérience.

Le résultat de ce conseil fut que l'archevêque partit avec ses 10 meilleurs vaisseaux et 5 brûlots pour venir attaquer l'Espagnol. Le 22 août fut livrée la plus grande et la plus sanglante bataille navale du règne de Louis XIII. Commandés par des chefs tels que Giron, Paulet et Duquesne, les Français ne pouvaient être vaincus ; ils remportèrent une victoire complète.

« Les Espagnols, dit Sourdis dans son rapport à Richelieu, ont été vaincus par la grâce de Dieu et la valeur des capitaines qui commandent les vaisseaux du roi ; de telle sorte que de 14 galions et 3 frégates rassemblés de Dunkerque à la Corogne, et de ceux qui étaient sortis du passage chargés de 3,000 homme de pied, qu'ils menaient à Saint-Sébastien, il ne reste plus ni hommes ni vaisseaux en état de nuire, tout ayant été brûlé, à la réserve d'un qui est échoué, tout percé de coups de canon, et qui ne servira jamais. Pour les hommes, ce qui a pu échapper de l'eau et du feu est sans armes, sans habits et sans cœur. »

Cette action, à laquelle il avait collaboré d'une façon éclatante, valut à Paul une lettre dans laquelle le cardinal-ministre le félicitait de sa conduite et l'assurait de son affection.

Pendant la même année, notre chevalier, qui n'a pas oublié ses vœux de frère de l'ordre de Saint-Jean, vient rendre visite au grand-maître Lascaris. Mais, désireux de payer sa bienvenue, il enlève, chemin faisant, un vaisseau algérien, dont il fait présent à l'ordre.

Lascaris l'honneur d'une réception digne des services qu'il a rendus et de ceux que l'on attend encore de lui ; « mais le grand-maître lui défend, et à tous les chevaliers, de prendre les armes contre les princes chrétiens. Il en écrit au roi de France en termes très-forts, lui représentant que des chevaliers naviguant sous sa bannière venaient enlever des vaisseaux siciliens, ce qui permettait aux Espagnols de publier que les armements se faisaient de concert avec le conseil de l'ordre¹. »

Placé entre son titre de chevalier de Malte et sa qualité de Français, Paul n'hésita pas : il resta Français, prêt à combattre l'Espagnol avec autant de vigueur que les infidèles.

En 1639, la Méditerranée fut témoin des exploits de ce brillant Jean-Armand de Maillé,

1. De Vertot, *Histoire de l'ordre de Malte*, liv. XIV.

marquis de Brézé, qui avait, trois ans auparavant, obtenu, de son oncle Richelieu, le titre de surintendant de la navigation et ensuite celui de grand-maître des galères.

Pour diriger cet amiral de vingt ans, le grand ministre eut soin de l'encadrer au milieu des hommes de mer les plus expérimentés, en tête desquels se trouvait naturellement Paul, le premier marin de son époque.

C'est grâce à la science nautique du chevalier que le jeune marquis put remporter les brillantes victoires qui lui acquirent la réputation d'un marin invincible et lui valurent le titre de duc ; tandis que de toute cette gloire il n'en rejaillit que de bien faibles parcelles sur le principal auteur, le chevalier Paul.

Lorsque, à la suite de la bataille navale de Taragone, livrée le 4 juillet 1641, le cardinal de Sourdis fut accusé d'avoir préparé ou causé la défaite, le chevalier Paul, qui y avait assisté avec son courage ordinaire, prit fait et cause pour cet archevêque de Bordeaux, sous les ordres duquel il avait eu l'honneur de commander. Bien loin d'abandonner son chef au moment de la disgrâce, il lui écrivit de Toulon plusieurs lettres pour le tenir au courant des enquêtes faites par ses ennemis, pour l'assurer de sa fidélité et se mettre entièrement à son service ; conduite toute simple et toute naturelle chez un homme qui n'a jamais connu la bassesse du courtisan¹.

Richelieu et Louis XIII étant morts coup sur coup, ce fut Brézé, qui, malgré sa jeunesse, succéda au cardinal son oncle dans la charge de grand-maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce. Son alliance avec le grand Condé, dont il était devenu le beau-frère, ne fit qu'exalter son courage, et il résolut de pousser la guerre maritime avec la dernière vigueur.

Aidé des conseils de ses capitaines, parmi lesquels se distinguait comme toujours le chevalier Paul, il attaque, le 9 août 1643, l'ar-

mée navale espagnole en train de croiser dans la Méditerranée, la bat et lui enlève 6 vaisseaux.

Le 3 septembre suivant, il remporte devant Carthagène une autre victoire, plus éclatante, parce que l'ennemi avait sur lui l'avantage du nombre.

Le vaisseau amiral brûlé, le vice-amiral pris à l'abordage, plus de dix navires pris ou coulés, les autres profitant des ombres de la nuit pour disparaître et s'enfuir honteusement, tels furent les résultats de cette bataille, à l'occasion de laquelle on frappa une médaille dont la légende signifiait :

Présage de l'empire de la mer.

Deux ans plus tard, la flotte française parut devant Taragone et, en 1646, elleaida, par un blocus sévère, à la capitulation de Rosas.

Cependant Mazarin, arrivé au pouvoir, avait des démêlés avec le pape, au sujet d'un chapeau de cardinal que le Saint-Père refusait à son frère ; grave contestation qui allait nous coûter l'un de nos meilleurs capitaines, le brave Brézé, devenu des plus expérimentés, et promettant d'être l'une des illustrations du règne de Louis XIV.

Cet héroïque amiral se présenta devant Orbitello dont le siège fut commencé à la fois par terre et par mer ; la ville allait être prise lorsque l'amiral espagnol don Antonio de Pimentel parut, le 14 juin 1646, avec une flotte supérieure en nombre.

Loin d'être effrayés à la vue de la grande quantité d'ennemis qu'ils vont avoir à combattre, les Français, commandés par Paul et Duquesne, qui dirigent les mouvements sous les ordres de Brézé, osent attaquer les Espagnols et cherchent à les aborder.

Mais l'ennemi, qui connaît notre supériorité en matière de combat à l'arme blanche, se tient hors de portée des grappins.

La bataille ne fut, à proprement parler, qu'une canonnade qui dura trois heures et à la suite de laquelle les Espagnols, fort mal-

1. De Sourdis, *Correspondance*.

traités, commençaient à fuir en désordre, lorsque Brézé fut coupé en deux par un boulet de canon au moment où, monté sur le tillac, il excitait les siens à poursuivre les ennemis pour les achever.

Ainsi périt, pour un chapeau de cardinal, un jeune héros dont la mort fut pleurée comme un malheur public.

Sa mort permit aux Espagnols de se reconnaître et de ressaisir la victoire.

Tandis que les poètes et les orateursjetaient des fleurs sur sa tombe, Vendôme et Condé commencèrent à cabaler pour sa charge, qui avait de tout temps été ardemment disputée par les plus grands seigneurs.

Pour couper court, Mazarin n'eut pas la franchise de Richelieu qui s'était, de haute lutte, emparé de cette autorité maritime si enviée ; il donna à la reine le titre de grande-maîtresse de la navigation, et put ainsi régner dans l'ombre sur les ports comme sur la terre-ferme.

La reine-mère ne voulait déléguer à personne son pouvoir maritime. Ce fut un bonheur pour le chevalier Paul, qui cessa d'être mis à l'arrière-plan, derrière quelque grand seigneur ignorant et jaloux. On lui confia une escadre de 5 vaisseaux et 2 brûlots et, pour la première fois, il signa lui-même le bulletin d'une victoire. Il se met à croiser en 1647 sur les côtes d'Italie, tombe à l'improviste sur Naples, s'empare, jusque sous le môle de cette ville de plusieurs navires qui y étaient à l'ancre, surprend tellement le duc d'Arcos que celui-ci n'a que le temps d'appeler les habitants aux armes. Le premier moment de surprise passé, les Napolitains font sortir de leur port 6 vaisseaux et 10 galères, portant tout ce que la ville, possédait de plus vaillant dans la noblesse et dans la bourgeoisie.

Malgré l'inégalité de ses forces, le chevalier Paul ordonna à ses capitaines d'accepter le combat.

Les Espagnols, qui s'étaient imaginé qu'à la vue de leur flotte imposante les Fran-

çais allaient s'enfuir, furent bien décontenancés quand ils virent la belle manœuvre que faisait le chevalier pour venir à leur avance.

Le combat ne fut pas long. La peur des brûlots donna bientôt des ailes aux navires ennemis qui, remorqués par les galères, disparurent dès les premiers coups de canon.

A la fois honteux et consterné, le duc d'Arcos envoie au général de ses galères l'ordre de vaincre ou de périr ; c'est ce qui fit que le lendemain, 4 avril, la bataille recommença sans plus de succès pour les Espagnols ; elle dura ainsi pendant cinq jours, depuis le matin jusqu'au soir, sans que les ennemis aient réussi à prendre un seul navire français.

Une victoire complète eût même pu couronner le courage du chevalier Paul, si le vent eût été un seul jour favorable. Avant de quitter ces parages, où il avait fait reconnaître la supériorité de ses talents, il témoigna de sa générosité en rendant la liberté à tous les prisonniers qu'il avait faits pendant cette campagne.

Bien loin de leur réclamer une rançon comme le droit de la guerre alors en vigueur lui permettait de le faire, ce fut lui qui leur ouvrit généreusement sa bourse.

A peine était-il de retour dans le golfe d'Antibes que l'on apprit les événements survenus à Naples. Mazaniello en avait chassé les Espagnols, tandis que Joseph d'Alessio les combattait en Sicile. Comme ces deux patriotes demandaient du secours à la France, Mazarin, aussi mauvais politique à l'extérieur qu'à l'intérieur du royaume, fit partir Henri II, duc de Guise, petit-fils du Balafré, auquel il promit du secours, au lieu de prendre lui-même, au nom de la France, fait et cause pour les révoltés.

Guise perdit tout, en parlant continuellement de ses droits à la couronne de Naples devant des gens qui s'étaient soulevés pour n'avoir aucun maître et dont toutes les aspirations étaient républicaines.

Vers la fin de la même année, Armand



Bataille de Gattari.

Jean Duplessis, duc de Richelieu, général des galères, se présenta dans le golfe de Naples avec 27 vaisseaux et quelques brûlots. Entre les mains du chevalier Paul, cette flotte eût complètement détruit l'armée espagnole et délivré l'Italie. Mais Duplessis, qui ne devait son titre qu'à sa naissance, ne fit absolument rien et ne sut même pas profiter de la victoire de Castellamare que le chevalier Paul, âme de l'expédition, chef véritable de la flotte, avait remportée le 22 décembre 1647, faisant perdre 5 vaisseaux de guerre et 500 hommes à l'ennemi. Guise, ne recevant aucun secours, chassé de Naples, trahi par ceux-là même qui l'avaient appelé, finit par tomber entre les mains des Espagnols, et cette expédition ne produisit d'autre résultat que de ruiner le Trésor, de mécontenter les esprits et de préparer les désordres de la Fronde.

LIV. 2.

Paul, continuant la guerre acharnée qu'il faisait aux Espagnols, s'empara, en 1648, de plusieurs navires richement chargés. Son audace, poussée à ses dernières limites par le renom d'invincibilité qui s'attachait à son nom, lui fit attaquer, près de Malte, au commencement de 1649, un vaisseau anglais armé de 35 canons, vaisseau qui refusait d'abaisser son pavillon devant celui de la France.

Le chevalier Paul n'avait jamais combattu les Anglais ; il saisit cette occasion de se mesurer avec ces excellents marins.

En quelques instants, la bataille devint terrible, lorsque, tout à coup, le navire ennemi sauta corps et biens ; on ne put sauver que 3 ou 4 hommes de son équipage.

A quelques jours de là, il fit une prise qui fut évaluée à 100,000 écus.

Pour tâcher de mettre fin à ses courses,

l'Espagne, dont il était la terreur, mit à la mer une flotte considérable.

Comme il convoyait, en avril 1650, quelques petits bâtiments de commerce, il tomba, le 5, entre le cap Corse et l'île de Capraja, sur 5 vaisseaux de guerre ennemis, armés spécialement pour lui donner la chasse.

Le chevalier montait le vaisseau amiral la *Reine*, armé de 52 canons et portant 600 hommes. Il avait sous ses ordres la *Duchesse*, capitaine des Ardens. Il réunit tout son monde et déclare que, lui commandant, jamais on ne verra prendre la fuite à un vaisseau amiral, quel que soit, du reste, le nombre des ennemis.

Ses hommes, électrisés par ses paroles, s'échauffent à leur tour et demandent à combattre.

Il reçut 150 boulets dans la coque de son navire ; mais il fit tant de ravages à bord de ses ennemis qu'après quatre heures de combat ceux-ci se retirèrent tout désesparés.

La nuit venue, Paul, pour défier encore les Espagnols et pour ne laisser aucun doute sur la réalité de sa victoire, redoubla les feux de tous ses fanaux et, le lendemain, il entra triomphalement à Porto-Longone où il conduisait son convoi.

A partir de ce jour, les navires de guerre espagnols n'osèrent plus de longtemps reparaître dans ces parages, et dès que l'on apprenait, dans la Méditerranée, l'arrivée du grand chef d'escadre que jamais nul n'avait pu vaincre, la vue seule de son pavillon suffisait pour glacer de terreur les ennemis de la France.

C'est à la suite de ce combat extraordinaire, et presque incroyable, qu'il devint vice-amiral des mers du Levant, chevalier de justice de l'ordre de Malte, et qu'il reçut de cet ordre une croix estimée à plusieurs milliers d'écus.

Pour remercier l'ordre de Malte, le chevalier lui fit présent d'un vaisseau armé qui valait au moins 400,000 livres.

Louis XIV atteignit, au mois de septembre 1651, sa treizième année, c'est-à-dire sa majorité. A ce sujet, il fut donné à Paris de grandes fêtes. M^{me} de Motteville nous a conservé le récit d'une brillante cavalcade où figurèrent les principales célébrités de cette époque.

« Le chevalier Paul, fameux en nos combats de mer, bien qu'il n'eût jamais monté à cheval, pour faire voir son zèle au service du roi, voulut paraître en cette cérémonie, étant vêtu en broderie d'or et d'argent et de pierreries, avec sa croix de chevalier, estimée dix-mille écus, et un baudrier couvert de figures de relief en broderie d'or et d'argent, du prix de huit cents livres, monté sur un cheval bai-clair, difficile à gouverner, dont la housse était de velours semé de perles ; ayant, ensuite de la cavalcade, splendidement traité à dîner plusieurs seigneurs de la cour, où l'assurance avec laquelle ce chevalier avait, en la présence du roi, manié son cheval, n'en ayant jamais monté, fit diminuer celle du roi Abatalippa, que les Espagnols exaltent tant pour ne s'en être point fui à la première rencontre d'un cheval dans la bataille qu'ils lui donnèrent au Nouveau-Monde, n'en ayant aussi jamais vu¹. »

Déjà, en 1650, la reine-mère ayant besoin de l'appui des Vendôme pour faire enregistrer au parlement une déclaration de lèse-majesté contre la duchesse de Longueville, les ducs de Bouillon, de La Rochefoucauld et le maréchal de Turenne, n'avait trouvé rien de mieux que d'abandonner sa charge au duc César de Vendôme, fils légitimé de Henri IV et de la belle Gabrielle d'Estrées, avec promesse de survivance en faveur de son fils, le duc de Beaufort.

1. *Mémoires de M^{me} de Motteville*, chap. XLVI.